

Deux poèmes

Juan Garcia

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1987). Deux poèmes. *Liberté*, 29(3), 45–48.

JUAN GARCIA

Deux poèmes

APPELS

le ciel réduit la terre
au silence des monts
nous gravissons d'un même élan
le roc brun et le sommet bleu
l'approche est praticable
à nos yeux altiers
le soleil explore
et mesure l'air ferrugineux
où se dispersent les aigles
et nos ombres ploient
entre les défilés beiges

un édit se propage
qui rejette les astres
et toute force aérienne
qui se constitue par la marche
ou l'apparition des songes
le poète prend son calame
et instaure un règne
qui transforme en clochers
les plus hauts pics
on s'applique à rêver
à des flocons de neige
pendant que le temps dure
et l'époque décline

ailleurs la saison est aux merles
au vert fourmillement des plantes
aux plateaux qui s'étagent
sous les strates célestes
le jour bruit dans la forêt
de notre enfance
un sourd appel surgit
des banlieues cotonneuses
d'ici nous pouvons percevoir
la lente dévoration
de continents lointains
nos têtes rougeoient
sous les feux du crépuscule
le monde goutte à goutte
redevient minéral

nous attentons à l'âme des montagnes
comme si leurs versants
recelaient du miel
mais le chant des épis
n'a déjà aucun charme
il faut toucher aux cimes
où culminent nos rêves
nous nous entretiendrons du jour
où la mort céda
où les fleurs dépérissent
d'une telle visite
et du seul moment
où nous avons sombré
limpides dans la Lumière

(le 23 mars 1986)

RECOURS

à Dany Magre

plus bas que l'horizon
la parole inscrite
l'amertume de la voix
proclamant la mort du jour

toute œuvre tient lieu
de ciel clandestin
la révérence au monde
est enfin tirée

mais la terre est de flammes
où tendent nos chimères
et le bleu paysage
qui s'insinue en nous

nous disons que la neige
qui est vivant hiver
a réduit tout calcul
à la blancheur des âmes

et nous supposons l'homme
plus beau que lui-même
à la mesure des lacs
où flottent des narcisses

(les forêts recèlent aussi
des domaines frigides
où les enfants entrent
en état de rêve)

mais que la lune rougisse
à la cime des pins
et la cendre tombe
du haut de tous les âges

le fanal nocturne
qui rend tiède le vent
concentre sa lumière
sur la cible des ombres

la sève printanière
finira son périple
au creux vert des souches
et du monde évanescent

le temps d'être planète
au cœurs de l'univers
n'est qu'un cri éphémère
d'oiseau au cœur du bois

le vent souffle sur les feuilles
du bel enchantement
où les bêtes égarées
ne seront jamais nues

et nous voulons le chant
des vallons et des plaines
tant était fort le songe
qui nous avait guidés

(le 14 décembre 1986)